

La fortuna dei Promessi sposi in Francia

La notorietà di Manzoni in Francia è dovuta anche al suo lungo soggiorno a Parigi, dal 1805 fino al 1810; qui stringe una catena importanti di amicizie e viene introdotto nei circoli culturali grazie alla madre Giulia Beccaria, nota perché figlia del giurista Cesare Beccaria che, con il libello *Dei delitti e delle pene*, ha raggiunto notorietà tra gli illuministi francesi. A Parigi, Manzoni conosce gli illuministi De Tracy, Thierry, Cabanis ma è con Claude Fauriel che instaura un'intensa amicizia testimoniata dal fitto scambio di lettere intercorso tra loro.

Nel 1828, un anno dopo la pubblicazione della prima edizione a Milano dei *Promessi sposi*, nota come “la ventisettana”, compare la traduzione francese a cura di M. Rey Dussueil per le edizioni C. Gosselin. Segue nel 1832 l'edizione curata da M. de Montgrand pubblicata a Marsilia dall'editore Marius Olive. Da questo momento le traduzioni si moltiplicano. La casa editrice Hachette pubblica la sua prima edizione del capolavoro manzoniano nel 1897 a cura di Giovanni Martinelli.

La traduzione in francese del primo capitolo dei *Promessi sposi* che proponiamo è quella a cura di Auguste de Tillemont per l'Editore de Soye et Bouchet del 1856.

CHAPITRE I

Le bras du lac de Côme qui se dirige vers le midi, entre deux chaînes non interrompues de montagnes, et coule tout entier, selon qu'elles s'en approchent ou qu'elles s'en écartent, en baies et en golfes, vient enfin à se resserrer tout à coup et à prendre le cours et l'apparence d'un fleuve entre un promontoire à droite et une large rivière de l'autre côté. Le pont qui joint en cet endroit les deux rives l'une à l'autre semble rendre ce brusque passage encore plus sensible à l'œil, il marque le point où le lac finit et l'Adda recommence, pour reprendre ensuite son nom de lac au lieu où les rives, en s'élargissant encore, permettent à l'eau de se déployer et de ralentir son cours en de nouveaux golfes et de nouvelles baies. La rivière, formée par la réunion de trois gros torrents, descend le long du penchant de deux monts contigus, dont l'un porte le nom de San-Martino, et l'autre, en dialecte lombard, celui de Resegone, à cause de ses nombreuses dentelures qui le font tellement ressembler à une scie, qu'au premier aspect et vu de face, par exemple de la partie des remparts de Milan qui regarde le nord, il n'est personne qui, à ce simple indice, ne le distingue parfaitement, dans ce long et vaste amas de cimes, des autres montagnes d'un nom plus obscur et d'une forme plus commune. Durant une bonne partie de son cours, la rivière coule dans un lit d'une pente douce et continue; puis, interrompue dans sa marche par des coteaux et de petits vallons, elle se précipite en cascade ou s'étend en larges flaques, selon le plus ou moins d'obstacle qu'opposent les deux montagnes et le travail des eaux. La lisière, sillonnée par les bouches des torrents, n'est presque que du gravier et des cailloux; le reste du sol se compose de champs et de vignobles parsemés de villages, de maisons de plaisance et de chaumières, de loin en loin ce sont des bois qui se prolongent jusque sur la montagne. Lecco, le plus considérable de ces villages, et qui donne son nom au territoire, est situé à peu de distance du pont, sur les rives du lac, et même en partie dans le lac quand les eaux viennent à grossir. C'est un grand bourg à l'heure d'aujourd'hui, et qui prend la tournure de devenir ville. Au temps où se passèrent les événements que nous entreprenons de raconter, ce bourg, déjà assez important, était de plus une place forte; il avait par conséquent l'honneur de loger un gouverneur, et l'avantage de posséder une garnison permanente de soldats espagnols qui enseignaient la modestie aux jeunes filles et aux femmes du pays, caressaient de temps à autre les épaules des maris et des pères, et vers la fin de l'été ne manquaient jamais de se répandre dans les vignes pour éclaircir le raisin et soulager le paysan des fatigues de la vendange. De l'un à l'autre de ces hameaux, des hauteurs au lac et d'une hauteur à celle qui l'avoisine, couraient et courent encore un grand nombre de sentiers pratiqués à travers les petites vallées, tantôt escarpés, tantôt unis, tantôt doucement inclinés, la plupart bordés de murs bâtis avec de gros cailloux que revêtent çà et là de vieilles souches de lierre dont les barbes dévorent le ciment, en prennent la place, et tiennent jointes l'une à l'autre les pierres qui verdissent de leur feuillage. En quelques endroits, ces sentiers

s'enfoncent tellement, qu'ils sont comme ensevelis entre les murs, et le voyageur, en levant les yeux ne découvre que le ciel et quelque cime de montagne. Ailleurs ce sont des terrasses qui vont en tournant sur le bord d'une esplanade, ou se déploient en saillie sur la pente comme un long escalier, soutenues par des murs qui, en dehors, semblent s'élever sur leur base comme autant de bastions escarpés, uiais qui, sur le sentier même, n'atteignent guère que la hauteur d'un parapet; et là le voyageur peut promener librement ses regards sur les points de vue les plus variés et les plus délicieux. D'une part, on découvre la plaine azurée du lac, coupée par ses isthmes et ses promontoires, et sur ses bords de riants paysages qui se réfléchissent dans l'eau la tête renversée; de l'autre, l'Adda, qui, à peine sortie des arches du pont, se répand de nouveau en petit lac, puis se resserre et se prolonge jusqu'à l'horizon en brillants méandres; en haut les cimes entassées des monts suspendus sur la tête de qui les contemple; au-dessous le penchant cultivé de la montagne, les paysages, le pont; en face la rive opposée du lac, et, en la remontant de l'îl, le mont élevé qui l'enferme.

C'était par un de ces sentiers, vers la chute du jour, le 7 novembre de l'an 1628, que retournait à pas lents chez lui, de la promenade, don Abbondio curé de l'un des villages que l'on vient de décrire. Notre auteur ne donne pas plus le nom du pasteur que le nom du hameau. Et déjà de deux réticences!... Il disait tranquillement son office, et, de temps en temps, entre un psaume et l'autre, il refermait le bréviaire sur l'index de la main droite, dont il se servait comme d'un signet; puis, mettant les deux mains derrière le dos, la droite avec le livre à demi fermé dans la paume de la main gauche, il allait son chemin, les yeux baissés, poussant du pied vers la muraille les cailloux qui obstruaient la route, et donnant une plus tranquille audience aux pensées oisives qui étaient venues tenter son esprit, tandis que ses lèvres récitaient toutes seules les versets des compiles. Sortant ensuite de ses pensées, il levait les yeux vers la montagne qui lui faisait face, et il contemplait machinalement la lumière du soleil à peine tombant qui, s'échappant à travers les crevasses du mont opposé, jetait çà et là de longues et inégales bandes de pourpre sur les saillies des rochers qui réfléchissaient ses rayons. Puis il rouvrit encore son bréviaire, et après en voir récité un autre petit passage, il arriva à un tournant du sentier où il avait chaque jour coutume de fermer son livre et de regarder devant lui; et autant en fit-il ce jour-là. Le tournant franchi, la route courait en droite ligne une soixantaine de pas environ, et elle se partageait en deux sentiers en forme d'Y : à droite elle allait en montant vers la montagne, et c'était le chemin qui conduisait au presbytère; à gauche de l'embranchement elle plongeait dans la vallée jusques à un torrent. De ce côté le mur ne s'élevait qu'à hauteur d'appui. Au lieu de se réunir à l'angle, les murs intérieurs des deux sentiers aboutissaient à une petite chapelle sur laquelle étaient peintes certaines figures, longues, serpentantes, terminées en pointe, qui, dans la pensée de l'artiste et aux yeux des habitants du voisinage, figuraient des flammes, et, alternativement avec les flammes, certaines autres figures impossibles à décrire, représentant à peu près les âmes du purgatoire. Ames et flammes, tout était couleur de brique, sur un fond

grisâtre, avec quelques égratignures par-ci par-là. Le détour fait, en dirigeant, selon sa coutume, ses regards vers la chapelle, le curé vit une chose qu'il n'attendait guère et dont il se serait peu soucié. Deux hommes étaient postés en face l'un de l'autre, au confluent, si l'on peut ainsi s'exprimer, des deux sentiers : l'un à cheval sur le petit mur, une jambe pendante en dehors, et un pied posé sur la route; l'autre planté sur ses pieds, collé au mur, les bras croisés sur la poitrine. Le costume, la tournure et tout ce que pouvait en saisir le curé, du lieu où il se trouvait, ne laissaient aucun doute sur ce qu'étaient les deux compagnons. Ils avaient tous deux la tête ceinte d'un réseau à mailles vertes, d'où s'échappait sur le front un toupet énorme, qui retombait sur l'épaule gauche, où il se terminait en grosse houppe ; leurs deux longues moustaches s'arrondissaient en anneaux à l'extrémité ; un ceinturon de cuir verni, d'où pendait, fixée par deux petits crochets, une paire de pistolets, serrait le bord," de leur pourpoint; une petite corne pleine de poudre jouait sur leur poitrine en guise de joyau; au côté de leurs braies larges et bouffantes, était une poche d'où sortait le manche d'un coutelas; une rapière à large poignée travaillée à jour en lames de laiton bien fourbies et bien reluisantes, dont l'assemblage formait des chiffres, était attachée à leur flanc gauche. A la première vue, on les reconnaissait pour des individus de la classe des bravi.

Cette classe, entièrement perdue aujourd'hui, était alors très-florissante en Lombardie, et déjà extrêmement ancienne. Pour qui n'en aurait aucune idée, voici quelques fragments de pièces authentiques qui pourront faire suffisamment connaître ses principaux caractères, les efforts tentés pour la détruire, et combien sa force vitale était insolente et tenace.

Dès le 8 avril de l'an 1583, le très-haut et très-puissant seigneur don Carlos d'Aragon, prince de Castelvetro, duc de Terra-Nuova, marquis d'Avola, comte de Burgeto, grand amiral et grand connétable de Sicile, gouverneur de Milan et capitaine général de Sa Majesté Catholique en Italie, «pleinement informé de l'intolérable misère dans laquelle a vécu et vit encore la cité de Milan, à cause des bravi et des vagabonds,» publie contre eux un arrêt de bannissement. Il déclare que «doivent être compris dans cet arrêt et reconnus pour bravi et compagnons... tous ceux qui, soit étrangers, soit du pays, n'ont aucune profession, ou, l'ayant, ne l'exercent pas..., mais qui, sans ou même avec salaire, s'attachent à la personne de quelque chevalier ou gentilhomme, officier ou marchand..., pour lui prêter aide ou main-forte, ou plutôt, ainsi qu'on a droit de le présumer, pour tendre des embûches à autrui...» Il enjoint à tous ces individus d'avoir à vider le pays dans l'espace de six jours, porte la peine des galères contre les réfractaires, et donne à tous les officiers de justice amples et pleins pouvoirs pour l'exécution de la sentence. Mais l'année suivante, au 12 avril, mondit seigneur, «'apercevant que «la ville est plus que jamais pleine de ces bravi', qui ont recommencé à vivre comme par le passé, sans rien changer à leurs habitudes, et sans diminuer de nombre,» publie une nouvelle ordonnance aussi ferme et aussi remarquable, dans laquelle, entre autres choses, il prescrit:

«Que tout individu, soit citadin, soit étranger, que deux témoins déclareront

être tenu et communément réputé pour bravo et en avoir le nom, encore bien qu'on ne découvre aucun délit de son fait..., sur sa seule renommée de bravo, et sans qu'il soit aucunement besoin d'autres indices, pourra, par lesdits juges et chacun d'eux, être condamné à la potence et à la torture après l'enquête...; et, encore bien qu'il ne s'avoue coupable d'aucun crime, être envoyé pour trois ans aux galères, toujours sur sa seule réputation et son titre de bravo, comme dessus.» Tout cela, et sans compter le reste, «parce que Son Excellence est résolue de se faire obéir d'un chacun.»

A entendre les paroles si énergiques, si positives et accompagnées d'ordres si sévères d'un si grand seigneur, on éprouve quelque tentation de croire que sur ce seul bruit tous les bravi disparurent pour jamais. Mais nous avons le témoignage d'un seigneur non moins puissant, non moins riche en titres, qui nous oblige à croire tout le contraire. C'est le très-haut et très-puissant seigneur Juan Fernandez de Velasco, connétable de Castille, grand chambellan de Sa Majesté, duc de la ville de Frias, comte de Haro et de Castel-Nuovo, seigneur du manoir de Velasco et de celui des sept infants de Lara, gouverneur de l'État de Milan, etc. En date du 3 juin de l'an 1593, pleinement informé aussi «de quel dommage et de quelle ruine sont... les bravi et les vagabonds, quelle atteinte une telle sorte de gens porte au bien public, au mépris de la justice,» il leur intime de nouveau l'ordre de purger le pays de leur présence dans le délai de six jours, et il répète, mot pour mot, les menaces et les injonctions de son prédécesseur. Ce n'est pas tout. Le 23 mai de l'an 1598, «informé avec un mortel déplaisir que..., dans la ville et l'État de Milan, le nombre de ces gens-là (les bravi et les vagabonds) va croissant de plus en plus, et que, de leur part, soit de jour, soit de nuit, on n'entend parler que de blessures données en embuscade, d'homicides, de vols et de toute espèce de crimes, dont l'exécution leur est d'autant plus facile que ces bravi se confient en l'aide que leurs chefs et leurs fauteurs ont coutume de leur prêter...» il prescrit les mêmes remèdes, et il en augmente la dose, ainsi qu'on en use dans les maladies désespérées. «Que chacun donc, dit-il en concluant, se garde bien de contrevenir à la présente ordonnance: car, au lieu d'éprouver la clémence de Son Excellence, on éprouverait sa rigueur et sa colère..., résolue et déterminée qu'elle est à ce que cet avertissement soit péremptoire et le dernier.»

Le très-haut et très-puissant seigneur monseigneur don Pietro Enriquez de Acevedo, comte de Fuentès, capitaine et gouverneur général de l'État de Milan, ne fut pourtant pas de cet avis, et pour cause. «Pleinement informé de l'état déplorable dans lequel se trouvent la ville et l'État de Milan, à cause des bravi qui y abondent..., et résolu d'extirper entièrement une engeance si pernicieuse,» il se détermine à donner, le 5 décembre 1600, un nouvel avertissement plein de mesures sévères «avec la ferme intention qu'elles soient toutes exécutées dans la dernière rigueur, et sans espérance de rémission.»

Il faut croire qu'il n'y eut pas toute la bonne volonté qu'il savait employer à ourdir des intrigues et à susciter des ennemis à son illustre ennemi Henri IV ; car, sur ce point, l'histoire fait foi qu'il réussit à armer contre ce monarque le duc de

Savoie, qui y perdit bon nombre de villes, et qu'il parvint à faire conspirer le duc de Biron, à qui il fit perdre la tête. Quant à cette maudite graine des bravi, il est certain qu'elle germait encore le 22 septembre 1612, puisque ce jour-là le très-haut et très-puissant seigneur don Giovanni de Mendoza, marquis de La Hino-soja, gentilhomme, etc., gouverneur, etc., songea sérieusement à l'extirper. A cet effet, il expédia à Pandolfo et Marco Tullio Malatesta, imprimeurs du roi, l'ordonnance accoutumée, revue, corrigée et considérablement augmentée, afin qu'ils l'imprimassent pour l'extermination des bravi. Mais ceux-ci vécurent encore assez pour essayer, le 24 décembre 1618, les mêmes coups de la main du très-haut et très-puissant seigneur monseigneur don Gomez Suarez de Figueroa, duc de Feria, gouverneur, etc. Comme ils n'en étaient pas morts davantage cette fois, le très-haut et très-puissant seigneur et monseigneur Gonzalo Fernandez de Cordoue, sous le gouvernement duquel arriva la promenade de don Abbondio, s'était vu contraint de revoir, de recorriger et de réimprimer l'ordonnance accoutumée contre les bravi, le 5 octobre de l'an 1627, c'est-à-dire un an un mois et deux jours avant ce mémorable événement.

Cette publication ne fut pas la dernière; mais nous croyons devoir passer sous silence celles qui la suivirent, comme sortant du cercle de notre histoire. Seulement, nous indiquerons encore celle du 13 février 1632, dans laquelle le très-haut et très-puissant seigneur le duc de Feria, pour la seconde fois gouverneur, nous apprend que «les plus grandes scélératesses viennent de Ceux que l'on nomme les bravi.» En voilà assez pour prouver que les bravi existaient toujours au temps dont nous parlons.

Que les deux personnages que nous avons dépeints fussent là postés pour attendre quelqu'un, c'était chose assez claire; mais ce qui causa le plus de déplaisir à don Abbondio, ce fut de s'apercevoir à certaines circonstances que c'était lui qu'on attendait. A son aspect, ils s'étaient regardés, haussant la tête avec un mouvement d'après lequel on voyait qu'ils avaient dit tous deux en même temps: «C'est notre homme.» Celui qui était à cheval sur la muraille s'était levé en remettant sa jambe sur la route; l'autre avait quitté le mur où il était adossé, et tous deux marchaient à sa rencontre. Le curé tenait toujours son bréviaire ouvert devant ses yeux, faisant mine d'y lire; mais il regardait par-dessus pour épier leurs mouvements, et, en les voyant venir directement à lui, il fut assailli en un instant de mille pensées diverses. Il se hâta d'abord de se demander si, entre les bravi et lui, il y avait quelque échappée par le sentier, soit à droite, soit à gauche; et il se rappela aussitôt que non. Il consulta rapidement ses souvenirs, pour rechercher s'il avait blessé quelque homme puissant ou vindicatif; mais, dans cette nouvelle anxiété, le témoignage consolant de sa conscience le vint pleinement rassurer. Cependant les bravi s'approchaient toujours en le regardant fixement. Il porta l'index et le médium de sa main gauche à son rabat, comme pour le rajuster, et les promenant autour de son cou, il tourna la tête en arrière, la bouche torte, et il regarda du coin de l'œil s'il ne verrait pas arriver quelqu'un; mais il ne vit personne. Il lança par-dessus le petit mur un coup d'œil rapide dans les champs, personne; un autre plus timide sur

la route qui s'étendait devant lui, personne que les bravi. Que faire? Retourner sur ses pas? il n'était plus temps. Prendre ses jambes à son cou? c'était à peu près dire : Poursuivez-moi, ou pis encore. Hors d'état d'esquiver le danger, il courut à l'encontre; car ces moments d'incertitude étaient si cruels pour lui, qu'il ne désirait rien tant que de les abrégés. Il hâta sa marche, récita un verset à voix plus haute, appela sur son visage tout le calme et toute l'hilarité possibles, s'efforça de tenir un sourire prêt à tout événement; et, quand il se trouva nez à nez avec les deux bons compagnons, il dit à part lui : M'y voilà, et il s'arrêta tout court. «Seigneur curé! dit l'un d'eux en le regardant effrontément entre les deux yeux.

– Qu'y a-t-il pour votre service? répondit aussitôt don Abbondio levant les yeux de dessus son livre, qu'il tint tout grand ouvert entre ses deux mains.

– Vous avez dessein, poursuivit le bravo de ce ton menaçant et courroucé dont on relève un inférieur sur le point de tomber en faute, vous avez dessein de marier demain Renzo Tramaglino et Lucia Mondella?

– Mais... oui..., répondit d'une voix tremblante don Abbondio ; mais... oui. Ces messieurs sont gens du monde, et ils savent très-bien comment se font ces sortes de choses. Le pauvre curé n'y peut mais. On fait ses arrangements ensemble, et puis... et puis on vient vers nous comme on irait au marché; et nous, nous sommes au service de qui nous demande.

– Eh bien, dit le bravo à demi-voix, mais avec l'accent solennel de celui qui ordonne, il ne faut pas que ce mariage se fasse demain ni jamais.

– Mais, messieurs, répliqua don Abbondio de cette voix mielleuse et caressante avec laquelle on essaye de persuader un esprit altier, mais, messieurs, daignez vous mettre à ma place. Si cela dépendait de moi... Vous voyez bien que je n'y ai nul intérêt.

– Oui, reprit le bravo, s'il fallait décider l'affaire en bavardant, vous nous mettriez au sac. Nous n'en savons et n'en voulons pas savoir davantage. Homme averti!... Vous m'entendez !...

– Mais ces messieurs sont trop justes, trop raisonnables...

– Mais, dit l'autre compagnon, qui jusqu'alors n'avait pas ouvert la bouche, mais ce mariage ne se fera pas, ou... et ici un bon jurement, ou celui qui le fera ne s'en repentira pas, parce qu'on ne lui en laissera pas le temps, et... un autre jurement.

– Doucement, doucement, reprit l'autre interlocuteur. Le seigneur curé sait vivre, et nous sommes de braves gens qui ne voulons lui faire aucun mal, s'il est raisonnable. Seigneur curé, l'illustre seigneur don Rodrigo, notre maître, vous salue cordialement.»

Ce nom fut pour l'esprit de don Abbondio comme l'éclair qui, dans une nuit d'orage, répandant sur les objets une lueur confuse et fugitive, augmente encore la terreur. Il fit, comme par instinct, une inclination profonde, et dit: «Si ces messieurs pouvaient m'apprendre...

– Oh! vous apprendrez! à vous qui savez le latin! interrompit encore le bravo avec un rire entre l'effronterie et la férocité. Cela vous regarde. Surtout que votre

bouche ne laisse pas échapper un mot de l'avis que nous vous avons donné pour voire bien; sans quoi... hem... ce serait autant que de faire le mariage. Hé bien! que dirons-nous de votre part au seigneur don Rodrigo, notre maître?

– Mes respects...

– Expliquez-vous, seigneur curé.

– ... Prêt... toujours prêt à lui obéir.» Et en disant ces mots, il ne savait pas bien lui-même s'il faisait une promesse ou un simple compliment. Les bravi le prirent ou affectèrent de le prendre dans le sens le plus sérieux.

«A merveille!... Bonne nuit donc, seigneur curé,» dit l'un d'eux allant pour partir avec son camarade. Don Abbondio, qui, peu d'instant auparavant, aurait donné un de ses doigts pour les éviter, brûlait alors de prolonger la conversation. ce Messieurs...» commença-t-il en fermant le livre des deux mains; mais ceux-ci, sans l'écouter plus longtemps, prirent le chemin par où il était venu, et s'éloignèrent en chantant une vilaine chanson que je n'ose pas transcrire. Le pauvre don Abbondio resta un moment la bouche béante. Puis il prit à son tour celui des deux sentiers qui menait au presbytère, pouvant à peine mettre une jambe devant l'autre, tant elles se dérobaient sous lui, et dans une situation d'esprit que le lecteur comprendra mieux, lorsqu'il connaîtra le caractère du personnage et les temps malheureux dans lesquels il lui était donné de vivre.

Don Abbondio (le lecteur s'en est déjà aperçu) n'était pas né avec un cœur de lion; mais, dès ses plus jeunes années, il avait dû se convaincre que la pire condition était alors celle d'un animal sans griffes ni dents, et qui ne se sentait pas de goût pour se laisser dévorer. La force légale ne protégeait en aucune façon l'homme paisible, inoffensif, et qui n'avait pas de moyens de faire peur à son prochain. Ce n'est pas que les lois manquaient contre les violences des particuliers. Les lois pleuvaient, les délits étaient dénombrés et étiquetés avec un soin minutieux; si les châtiments, déjà passablement exorbitants, ne suffisaient pas, ils pouvaient en toute occurrence être aggravés selon le bon plaisir du législateur et de cent officiers de justice; les procédures n'étaient réglées que pour délivrer le juge de tous les embarras qui l'auraient empêché de porter une condamnation : les quelques citations que nous avons faites des ordonnances contre les bravi en sont de faibles, mais de fidèles échantillons. Avec cela, et peut-être en grande partie à cause de cela, ces ordonnances réimprimées et aggravées par chaque gouverneur ne servaient qu'à attester en termes pompeux l'impuissance de leurs auteurs. Que si elles produisaient quelque effet immédiat, c'était surtout d'ajouter de nouvelles vexations à celles que le pauvre peuple avait déjà à souffrir de la part des perturbateurs, et d'augmenter les violences et l'astuce de ceux-ci. L'impunité était organisée; elle avait jeté des racines si profondes, que les lois ne pouvaient ni les ébranler ni même les atteindre. Tels étaient les asiles, les privilèges de certaines classes, reconnus en partie par la force légale, en partie tolérés avec un silence perfide, ou niés avec de vaines protestations, mais soutenus de fait, et conservés par toutes ces classes, et presque par chaque individu, avec l'activité de l'intérêt personnel et la susceptibilité ombreuse du point d'honneur. Cette impunité, menacée, attaquée, mais jamais détruite

par les ordonnances, devait naturellement, à chaque menace et à chaque attaque, redoubler d'efforts et de ruses pour se conserver. C'est ce qui ne manquait pas d'arriver; à l'apparition d'une ordonnance dirigée contre les perturbateurs, ceux-ci cherchaient dans leur force réelle des ressources plus efficaces pour continuer de faire ce que la loi voulait défendre. On pouvait bien entraver à chaque pas et molester l'homme débonnaire qui n'avait ni protection ni force à lui, parce que, sous prétexte d'avoir la main sur tous les citoyens, pour prévenir ou pour punir les crimes, le pauvre particulier était assujéti de mille manières aux volontés arbitraires de mille magistrats et de leurs agents; mais celui qui, avant de commettre un crime, avait pris ses mesures pour se retirer à temps dans un couvent, dans un château, où les sbires n'auraient jamais osé mettre le pied; celui qui, sans autres précautions, portait une livrée qui engageait la vanité et l'intérêt d'une famille puissante, de toute une association, à le défendre, celui-là était libre dans ses opérations, et pouvait se moquer du vain fracas des ordonnances. Parmi ceux à qui l'on commettait le soin de les faire exécuter, quelques-uns appartenaient, par leur naissance, à la classe privilégiée, quelques autres en étaient les clients; tous, par éducation, par intérêt, par habitude, par esprit d'imitation, en avaient épousé les maximes, et se seraient bien gardés d'y être infidèles pour l'amour d'un chiffon de papier affiché dans les carrefours. Quand bien même ces agents auraient été hardis comme des héros, dociles comme des moines, dévoués comme des martyrs, ils n'auraient jamais pu en venir à bout, inférieurs qu'ils étaient en nombre à ceux contre qui ils se seraient mis en guerre, et courant la chance d'être abandonnés, et même sacrifiés par ceux qui, en abstraction, et pour ainsi dire en théorie, leur ordonnaient d'agir. Ces gens-là étaient pris parmi les mauvais sujets et la plus basse canaille du temps; leur office était vil aux yeux même de ceux qu'ils pouvaient effrayer, et leur titre passait pour une injure. Il suivait naturellement de là qu'au lieu de risquer et de commettre leur vie dans des entreprises difficiles, ils vendaient leur inaction, et quelquefois même leur connivence, aux gens puissants, et ils se bornaient à exercer leur autorité exécrée et la force qu'ils pouvaient avoir, dans les occasions où il n'y avait aucune espèce de danger à être oppresseur, c'est-à-dire à vexer le pauvre peuple.

L'homme qui veut faire la guerre aux autres, ou qui craint à chaque instant qu'on ne la lui fasse, cherche d'ordinaire des alliés et des compagnons : de là vient qu'en ce temps était portée au plus haut point la tendance qu'ont les individus à se tenir réunis en classes, à en former de nouvelles, à procurer tous le plus de puissance possible à celles dont ils font par tie. Le clerc veillait au soin de défendre et d'étendre ses immunités, la noblesse ses privilèges, le militaire ses exemptions. Les marchands, les artisans, étaient enrôlés dans les maîtrises et les confréries; les hommes de loi formaient une ligne, les médecins mêmes une corporation. Chacune de ces petites oligarchies avait sa force particulière et spéciale; dans chacune l'individu trouvait l'avantage d'employer pour lui, à proportion de son pouvoir et de son habileté, les forces réunies de plusieurs. Les plus honnêtes gens ne s'en prévalaient que pour leur défense; les hommes de ruse et d'audace en profitaient pour

mener à fin des friponneries auxquelles leurs propres moyens n'auraient pas suffi, et surtout pour en assurer l'impunité. Les forces de ces différentes ligues étaient extrêmement inégales. Dans les campagnes surtout, le gentilhomme riche et despote, avec une bande de bravi à sa solde, entouré de paysans accoutumés par tradition, intéressés ou même contraints à se regarder comme les sujets et les soldats de leur seigneur, exerçait un pouvoir auquel toute autre fraction de ligue aurait pu difficilement tenir tête.

Notre Abbondio, qui n'était ni noble, ni riche, ni vaillant, s'était donc aperçu, presque au sortir de l'enfance, qu'il allait être dans cette société comme un pot de terre obligé de cheminer en compagnie d'un grand nombre de pots de fer: aussi ne se fit-il pas prier pour céder au vœu de ses parents, qui le voulaient faire entrer dans les ordres. A vrai dire, il n'avait pas longuement réfléchi aux obligations et aux nobles fins du saint ministère auquel il se vouait: s'assurer une existence douce, et entrer dans une classe forte et respectée, lui parurent deux raisons plus que suffisantes pour un tel choix. Mais une classe quelconque ne pourvoit que jusqu'à un certain point à la sûreté de l'individu; elle ne le dispense aucunement de se faire un système particulier de conduite. Don Abbondio, continuellement absorbé dans la pensée de veiller à sa propre sûreté, se souciait peu d'autres avantages qu'il aurait fallu acheter au prix de beaucoup de fatigues et d'un peu de risque. Son système consistait surtout à éviter toute espèce de débats, et à céder dans les rencontres qu'il ne pouvait pas éviter. Neutralité désarmée dans toutes les guerres qui naissaient autour de lui, soit à propos de querelles, alors très-fréquentes, entre le clergé et le pouvoir séculier, soit par les différends, plus fréquents encore, des nobles et des officiers, des magistrats et des nobles, des bravi et des soldats, et jusqu'aux plus simples rixes entre deux paysans, qu'un mot faisait naître, et qui se décidaient à coups de poing et à coups de couteau; s'il était absolument forcé de prendre parti pour l'un des combattants, il se rangeait avec le plus fort, et encore était-ce toujours en arrière, et en assurant bien l'autre qu'il n'était pas volontairement son ennemi. Il semblait lui dire : Mais pourquoi ne pas vous arranger de manière à être le plus fort? je me serais mis de votre côté. Se tenant à distance des puissants, fermant les yeux sur leurs injustices passagères et capricieuses, se prêtant humblement à celles qui portaient d'une intention plus sérieuse et plus réfléchie, contraignant, à force de courbettes et de joviales expressions de respect, les plus farouches et les plus hautains à lui adresser un sourire quand ils le rencontraient dans leur chemin, le pauvre homme avait réussi à atteindre ses soixante ans sans fortes bourrasques.

Ce n'est pas toutefois qu'il n'eût au fond de l'âme sa petite dose de fiel. Ce perpétuel exercice de la patience, cette nécessité de donner souvent raison à autrui, tant d'amères pilules avalées en silence, lui avaient aigri à tel point le caractère, que, s'il n'avait pas pu de temps à autre y lâcher la bonde, sa santé en aurait assurément souffert; mais enfin, comme il y avait au monde et à sa portée des personnes qu'il savait absolument hors d'état de lui nuire, il pouvait se décharger quelquefois sur elles d'une mauvaise humeur longuement amassée, se donner le

passetemps d'être un peu bourru et de s'emporter hors de propos. De plus, c'était un rigide censeur de tous ceux qui ne l'imitaient pas dans sa règle de conduite, mais seulement quand il pouvait librement exercer sa critique sans crainte d'un danger même éloigné. Avec lui le battu était, tout au moins, un imprudent, et l'homme tué, toujours un brouillon. Reveniez-vous la tête fracassée pour avoir soutenu vos droits contre un homme puissant, don Abbondio savait toujours vous trouver quelques torts; et certes rien n'était plus facile, car le tort et le droit ne se divisent jamais dans un partage si absolu qu'il n'y en ait pas un peu de part et d'autre. Il s'emportait surtout contre ceux de ses confrères qui embrassaient le parti du faible opprimé contre l'oppresseur puissant. C'était, selon lui, acheter à plaisir des soucis; c'était vouloir redresser la jambe à un chien boiteux. Pourquoi, ajoutait-il d'un ton sévère, se mêler des choses de ce monde, au détriment de la dignité du saint ministère de l'Église? Mais il avait soin de ne tenir ce discours qu'entre quatre yeux, ou dans un cercle bien restreint, et avec d'autant plus de véhémence que les confrères qu'il attaquait étaient moins soupçonnés d'écouter leur intérêt personnel. Il avait une sentence favorite qui était la conclusion de tous ses discours sur ces matières: c'est qu'un galant homme qui ne pense qu'à lui et qui se tient à sa place ne fait jamais de mauvaises rencontres.

Je laisse à penser à mes lecteurs (et j'en espère bien vingt-cinq ou trente) quelle impression dut faire sur l'esprit du pauvre diable la rencontre que je viens de dire. La frayeur que lui avaient causée ces deux affreux visages et ces terribles paroles; les menaces d'un seigneur renommé pour n'avoir jamais menacé en vain; un système de vie douce et paisible, qui lui avait coûté tant d'années, de soins et de patience, renversé en un instant; un pas à franchir, si scabreux et si difficile, un pas où il ne voyait point d'issue possible : toutes ces pensées se pressaient et se croisaient dans l'esprit de don Abbondio, qui cheminait la tête basse. «S'il y avait moyen d'envoyer tranquillement Renzo se promener avec un non bien articulé, passe encore; mais il voudra des raisons, et, pour l'amour de Dieu! qu'aurai-je à lui répondre? C'est... c'est aussi une mauvaise tête que ce Renzo : un agneau si vous le laissez en paix; mais si on le contrarie... ah!... Et puis il perd la tête pour cette Lucia; il en est amoureux fou... Maudite jeunesse, qui, ne sachant que faire, s'amourache par dés?uvrement, ne rêve que mariage, et ne s'inquiète pas des embarras où elle jette un pauvre digne homme! Malheureux que je suis! N'est-ce pas une fatalité que ces deux laides figures soient venues se planter là, précisément sur mon chemin, et s'adresser à moi? Qu'y puis-je, moi? Est-ce moi qui me veux marier? Que n'allaient-ils plutôt parler à.. Mais, voyez donc! c'est comme un sort que l'à-propos me vienne toujours en tête après l'occasion passée. Si je m'étais tantôt avisé de leur insinuer d'aller porter leur message...» Mais sur ce point il sentit que se repentir de n'avoir pas été le conseiller et le complice d'une iniquité était chose aussi par trop inique; et il tourna toute sa colère contre celui qui venait ainsi lui ravir son repos. Il ne connaissait don Rodrigo que de vue et de renommée; il n'avait eu avec lui aucune espèce de rapport, si ce n'est d'abaisser le menton sur sa poitrine, et la pointe de son chapeau jusqu'à terre, lorsqu'il l'avait rencontré en

passant. Maintes fois il lui était arrivé de défendre la réputation de ce seigneur contre ceux qui, à voix basse, en soupirant et les yeux levés vers le ciel, maudissaient quelques-unes de ses actions; il avait dit cent fois que c'était un respectable gentilhomme. Mais aujourd'hui il lui donnait, en son cœur, tous ces noms qu'il n'avait jamais ouï lui donner sans interrompre l'orateur par un «Paix là !» Dans ce désordre d'idées, il arriva à la porte de son logis, qui était à l'entrée du village, passa en toute hâte dans la serrure la clef qu'il tenait d'avance à la main, ouvrit, entra, referma vite, et, impatient de se trouver en sûre compagnie : «Perpetua! Perpetua !» cria-t-il aussitôt en s'approchant du salon où elle devait être à préparer le souper. Perpetua, l'on s'en aperçoit bien, était la gouvernante de don Abbondio; gouvernante affectionnée et fidèle qui savait obéir et commander selon l'occasion, essayer aujourd'hui les boutades et les fantaisies de son maître, pour lui faire essayer demain les siennes, qui devenaient de jour en jour plus fréquentes depuis qu'elle avait passé l'âge canonique de quarante ans en restant fille, parce que, à l'en croire, elle avait refusé tous les partis qui s'étaient offerts, et parce que, à en croire ses bonnes amies, elle n'avait pas trouvé un chien qui voulût d'elle.

«J'y vais,» répondit Perpetua. Elle posa sur la table, à la place accoutumée, une petite cruche du vin favori de don Abbondio, et se dirigea lentement vers lui. Mais elle n'avait pas encore franchi le seuil, que le saint homme entra d'un pas si précipité, avec un regard si sombre, un visage si renversé, qu'un homme moins clairvoyant que celui de Perpetua aurait vu, au premier abord, qu'il lui était arrivé quelque chose de fort extraordinaire

«Miséricorde! qu'avez-vous, mon cher maître?

– Rien, rien, répondit don Abbondio en se laissant tomber tout haletant sur son siège.

– Comment, rien! Croyez-vous m'en donner à garder? Troublé comme vous êtes ! il vous est arrivé quelque malheur.

– Oh! pour l'amour de Dieu!... quand je dis que ce n'est rien, ce n'est rien, ou c'est quelque chose que je ne puis dire.

– Pas même à moi! Et qui veillera sur vous? qui vous donnera un conseil!...

– Par pitié, taisez-vous! brisons là, et donnez-moi un verre de vin.

– Et vous me soutiendrez que vous n'avez rien!» dit Perpetua. Elle remplit le verre et le tint à deux mains, comme si elle n'eût voulu le lui donner qu'au prix de la confiance qui se faisait si longtemps attendre.,

«Donnez, donnez,» dit don Abbondio. Il prit aussitôt le verre d'une main tremblante, et l'avalait d'un trait, comme il eût fait d'une médecine.

«Faudra-t-il donc que je sois obligée de courir de côté et d'autre, et de demander à tout venant pour savoir ce qui est arrivé à mon maître?» dit Perpetua debout devant lui, les poings sur les hanches, les coudes en avant, et le regardant fixement comme pour lui tirer des yeux son secret.

«Pour l'amour de Dieu! point de bavardages, point de caquets! Il y va... il y va de ma vie.

– De votre vie.

- De ma vie!
- Vous savez bien que, lorsque vous m'avez confié un secret, je n'ai jamais...
- Oui, en effet : témoin le jour...»

Perpetua vit bien qu'elle avait touché une mauvaise corde, et changeant aussitôt de batterie:

«Mon cher maître, dit-elle d'une voix douce et faite pour émouvoir, je vous fus toujours dévouée de cœœur; si je désire en ce moment de savoir ce qui vous tourmente, c'est par intérêt, c'est parce que je voudrais pouvoir vous être de quelque secours, vous donner un conseil, vous tranquilliser l'esprit.»

Don Abbondio avait, au fond de l'âme, autant d'envie de se décharger de son douloureux secret que Perpetua en avait de l'apprendre. Après avoir repoussé toujours plus mollement les assauts multipliés et toujours plus pressants de sa gouvernante; après lui avoir fait jurer cent fois qu'elle ne jaserait pas, il se décida enfin à lui conter, avec beaucoup de pauses et beaucoup d'hélas, son misérable cas. Quand il en vint au nom terrible du seigneur qui avait envoyé le message, il fallut que Perpetua prêtât un nouveau serment plus solennel que les autres. Don Abbondio, ce nom prononcé, se renversa sur le dos de son siège, poussant un grand soupir, levant les mains dans une attitude qui était à la fois celle du commandement et de la prière, et disant: «Pour l'amour de Dieu!»

- Miséricorde ! s'écria Perpetua. L'infâme! le scélérat! le mécréant!
- Voulez-vous vous taire, ou voulez-vous achever de me perdre?
- Nous sommes seuls; personne ne nous entend. Mon pauvre maître, comment allez vous faire?
- Oh! voyez, dit Abbondio avec une ironie mêlée d'emportement, voyez les beaux conseils qu'elle me donne! Elle me vient demander ce que je ferai, ce que je vais faire, comme si c'était elle qui fût dans l'embarras, et que je l'en dusse tirer.
- J'aurais bien un pauvre petit conseil à vous donner, mais ensuite...
- Mais ensuite? voyons toujours.
- Mon avis serait que, puisque tout le monde dit que notre archevêque est un saint, un homme de cœœur, qui n'a pas peur de ces vilains museaux, et qu'il est enchanté de tenir tête à tous ces brigands-là quand il faut soutenir un curé, je dirais et je dis qu'il faudrait lui écrire une belle et bonne lettre pour l'informer comme quoi...
- Voulez-vous vous taire? voulez-vous vous taire? Sont-ce là des conseils à donner à un pauvre homme? Quand j'aurai reçu une bonne balle dans le dos..., que le ciel m'en préserve! l'archevêque me l'ôtera-t-il?
- Eh! les balles ne s'envoient pas comme des prunes. Où en serions-nous si ces chiens-là mordaient chaque fois qu'ils aboient? J'ai toujours vu, moi, que lorsqu'on sait montrer les dents, et qu'on ne se laisse pas manger la laine sur le dos, on vous porte respect. Mais vous n'osez jamais rien dire, vous : aussi il faut voir comme tout le monde s'en vient, sauf votre respect, nous...
- Voulez-vous vous taire?

– Je me tais, monsieur. Mais il n'en est pas moins vrai que, lorsque le monde voit qu'un homme est disposé en toute rencontre à filer doux...

– Voulez-vous vous taire? C'est bien le moment de toutes ces bêtises!

– Baste ! vous y penserez cette nuit; mais en attendant ne commencez pas par vous faire du mal, par ruiner votre santé. Mangez un morceau.

– J'y penserai, dit en grommelant don Abbondio; assurément j'y penserai; il y a de quoi y penser. Puis il se feva. Je ne veux rien prendre, rien : j'ai bien autre chose en tête. Je le sais aussi, moi, qu'il faut que j'y pense. Mais qu'une telle chose m'arrive précisément à moi!

– Buvez au moins encore cette goutte, dit Perpetua en lui versant à boire. Vous savez que cela vous remet toujours l'estomac.

– C'est un autre baume qu'il me faut, un autre baume, un autre baume.»

En parlant ainsi, il prit une lumière, et, toujours en grommelant : «Petite bagatelle! à un brave homme comme moi!...et demain qu'arrivera-t-il?» et autres lamentations semblables, il prit le chemin de sa chambre à coucher. Arrivé à la porte, il s'arrêta un moment, se tourna vers Perpetua, mit un doigt sur ses lèvres, dit d'un ton lent et solennel : «Pour l'amour de Dieu!» et disparut.

